Jean-Louis Fournel, *La cité du soleil et les territoires des hommes. Le savoir du monde chez Campanella*

Hélène Soldini

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/474>

DOI : 10.4000/transalpina.474

ISSN : 2534-5184

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

Pagination : 241-243

ISBN : 978-2-84133-839-9

ISSN : 1278-334X

Référence électronique

Hélène Soldini, « Jean-Louis Fournel, *La cité du soleil et les territoires des hommes. Le savoir du monde chez Campanella* », *Transalpina* [En ligne], 19 | 2016, mis en ligne le 19 décembre 2019, consulté le 07 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/transalpina/474> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transalpina.474>

Jean-Louis Fournel, *La cité du soleil et les territoires des hommes. Le savoir du monde chez Campanella*, Paris, Albin Michel, 2012, 368 p.

Jean-Louis Fournel, spécialiste de l'histoire de la pensée politique italienne du XVI^e siècle, propose dans cet ouvrage une nouvelle lecture des écrits du dominicain calabrais Tommaso Campanella (1568-1639). Dans le cadre du renouvellement depuis quelques décennies des études campanéliennes, il relève le défi d'une approche strictement politique de ces écrits, dans le but d'esquisser une direction de recherche alternative. Philosophe, poète, mage et astrologue, Campanella rédige, en partie depuis les geôles espagnoles de Naples et les prisons romaines où il demeure enfermé durant vingt-sept années, une œuvre encyclopédique tendue vers un même projet universaliste : un système mondial placé sous l'autorité spirituelle du pape et régi par un sénat permanent de princes chrétiens. Bien loin de faire appel au providentialisme eschatologique du dominicain ou à son prophétisme astrologique, l'auteur entend ici rendre compte de l'actualité de son projet de monarchie catholique universelle en démontrant comment celui-ci repose sur l'élaboration d'un nouveau savoir global de la terre qui autorise à penser le monde dans sa diversité.

Cet objectif suppose notamment de redéfinir les catégories historiographiques qui ont guidé la recherche. Il convient, d'une part, de signaler les dangers que comporte l'utilisation du concept d'utopie, employé par toute une tradition interprétative pour définir l'ouvrage le plus célèbre du dominicain, *La cité du soleil*. Ce texte est ici présenté comme une géopolitique actualisée, une utopie « qui se pens[e] dans le monde et à partir du monde » (p. 37), ce qui autorise l'auteur à avancer une thèse originale qui consiste à la fois à « désutopiser » l'écriture du Calabrais et à « reterritorialiser » sa pensée (p. 203). Cette lecture nécessite, d'autre part, d'interroger la catégorie d'empire dans la mesure où le projet campanélien ne semble pas puiser dans un héritage romain ou médiéval d'ordre juridique et ne peut être envisagé comme le précurseur d'une conception moderne de l'équilibre des puissances. La forme d'empire capable de concrétiser le dessein divin dépend en revanche d'une « géosophie » nouvelle, d'un savoir de la terre qui se distingue de la géographie (descriptive et taxinomique) en ce qu'il envisage les territoires comme le lieu de déploiement non seulement de la Providence, mais aussi de la liberté des hommes. Campanella apparaît alors comme l'artisan d'une pensée distincte du monde, d'un savoir qui se configure à la fois comme tension cognitive et comme condition de réalisation d'un programme politique, ce qui suppose de redéfinir constamment les rapports qu'entretiennent le local et le global.

Cette hypothèse de lecture qui est exposée dès le chapitre d'ouverture explique l'organisation du livre, qui examine successivement la place qu'occupent le royaume de Naples, le Nouveau Monde, les Pays-Bas, la péninsule italienne, la France et la mer dans la pensée de Campanella. Ces « territoires » sont entendus non pas comme de simples unités topographiques, mais comme des entités politiques soumises à des dynamiques historiques et à des conjonctures spécifiques, c'est-à-dire comme des « manifestations de cette articulation de la géographie et de l'histoire au nom d'un impératif prophétique » (p. 38) qui autorisent le Calabrais à sans cesse redéfinir son projet politique en fonction des transformations de la conjoncture. Aussi, si la distribution des chapitres obéit à une logique circulaire, en brossant par touches successives le portrait d'un monde unifié à travers l'examen de ses parties, elle vise par ailleurs à rendre compte de la stratification progressive et des ambiguïtés d'une pensée contrainte de composer avec des temporalités distinctes, c'est-à-dire avec une histoire qui obéit à la fois au temps de la Providence divine comme histoire du salut et à celui d'une histoire des hommes dont les aléas constituent des impératifs sans cesse renouvelés.

Ainsi, les considérations que Campanella consacre aux Amériques, aux Pays-Bas et à l'Italie, analysées dans la première partie du livre, permettent de rendre compte de la mission providentialiste que le dominicain assigne tout d'abord à l'Espagne, et annoncent du même coup la faillite de ce programme et le nouveau rôle attribué à la monarchie française qui est exposé dans les chapitres suivants. Ce passage d'une défense des intentions espagnoles au profit de la couronne de France se justifie à la lumière des bouleversements internationaux et entraîne une transformation des moyens de réalisation du programme d'unification du monde : au rôle conquérant et unificateur assigné à l'Espagne, placée à la tête d'une monarchie catholique universelle liée à la papauté, se substitue la figure libératrice du roi de France, qui est avant tout un instrument contre l'hégémonie espagnole et relève donc d'une rivalité européenne entre Habsbourg et Valois. Au-delà de tout opportunisme personnel, cette *translatio imperii* repose, à l'échelle locale, sur une appréciation étonnante des événements entendus comme des ruses provisoires de la raison qui ne sauraient entraver le dessein de Dieu – à l'instar de la rébellion des Flandres qui se profile chez Campanella comme une question plus politique que doctrinale servant à dévoiler la tyrannie du gouvernement espagnol. À l'échelle planétaire, elle entraîne une nouvelle distribution des rôles de l'Espagne et de la France, puisque si l'hégémonie sur l'Europe est attribuée au Roi Très-Chrétien, la conversion du Nouveau Monde demeure entre les mains de l'Espagne, de façon à bâtir un système multipolaire inédit.

La cité du soleil et les territoires des hommes offre donc aux spécialistes de l'histoire de la Renaissance une lecture sans précédent de la pensée politique de Campanella. Cependant l'ouvrage soulève également des questions épistémologiques qui sauront intéresser un public encore plus vaste en ce qu'elles touchent aux débats concernant le renouvellement de l'histoire intellectuelle, et notamment son ajustement avec la tendance globale des études historiques. Campanella apparaît ici comme le précurseur d'une conception inédite de l'unité de l'Europe et du monde, fondée sur l'équilibre des territoires – une idée qui sera balayée par le cours de l'histoire parce qu'alternative à la nouvelle Europe issue des traités de Westphalie, édifiée sur la balance des puissances et la construction des États singuliers –, mais il se montre également le théoricien d'une histoire globale et un penseur d'une forme de mondialisation. « Porteur d'une pensée de la reconstruction d'une unité de l'Europe et du monde », Campanella, grâce au portrait original que propose J.-L. Fournel, se dessine comme l'instigateur d'un universalisme qui, bien loin de répondre à une logique coloniale de domination, obéit à une volonté historique d'unification.

Hélène SOLDINI